

ANNEXE 1 : TD N°1

TEXTE :

Les vieux érudits du djemâa, riches de préceptes du Coran, ne manquaient pas de tancer sévèrement les ignorants pour leurs blasphèmes... Pourquoi attacher la fatalité aux actes des humains ? Tout n'était-il pas écrit d'avance sur le front ? Le « Mektoub », loin d'être le fruit d'une paresse ancestrale comme le croyaient certains « esprits forts » était au contraire une profonde philosophie enseignant la sagesse, un certain courage pour assumer les coups du sort... Et ton père (Mokrane) il ne fut jamais malade ! Il était encore robuste malgré son âge !... Oh ! Mon fils ! Que cette mort soit venue subitement emporter ton père après un simple rhume... Non ! Non ! Cela c'est l'œuvre du « mauvais œil » s'acharnant sur ma maison... on peut la libérer du mauvais fluide qu'elle porte en elle... Si Taleb est réputé... Mokrane était inquiet à l'idée de sorcellerie dont avaient le secret les charlatans et les femmes trop crédules... mais, il suffisait d'un banal tatouage, sa mère avait dit que ce ne serait qu'une petite croix. Une croix !... Cela laissait rêver sur la signification de certains signes dans les coutumes... ces hommes comme (Mokrane) pour affirmer leur personnalité qu'ils sentaient s'effriter, durcissaient, déformaient les préceptes du livre sacré... les tabous et le maraboutisme étaient encouragés avec bienveillance par l'occupant ; « *les fétichismes n'étaient-ils pas l'opium du peuple ?* ».

A cette époque dominée par le régime colonial, le pays était composé de trois classes : le pouvoir colonial formé par les européens avec leurs coutumes, leur religion et leurs privilèges. Ils étaient des étrangers, ceux qu'il ne fallait pas imiter ; c'était un autre monde puissant et plein de mépris envers les indigènes sans culture. La deuxième catégorie était constituée pour les besoins de la mission « civilisatrice » des occupants et c'étaient les notables algériens : musulmans riches, collaborateurs, amis de l'étranger. Ceux-là copiaient leurs chefs dans la mesure du possible ; envoyaient leurs filles à l'école, permettaient à leurs femmes de sortir dévoilées, faisaient même de la politique. Ils formaient une espèce « d'aristocratie indigène civilisée ». Pour passer à certains postes de l'administration, il fallait d'abord se naturaliser français. Les autres, la masse obscure des français-musulmans, étaient de modestes petits commerçants, fellahs ou ouvriers... repliés sur eux-mêmes, agrippés aux usages et coutumes, aux lois du Coran. C'était là leur unique planche de salut culturel.

L'invulnérabilité du village allait à son tour s'effondrer sous un souffle nouveau. Les gens n'avaient plus l'air uniquement soucieux de leurs affaires ; l'angoisse et l'insécurité emplissaient les ruelles. La révolution avait éclaté depuis trois années déjà... auparavant, elle semblait comme un grandement lointain, maintenant, elle gagnait du terrain et secouait le village. Des militaires, aux différents uniformes, des chars sillonnaient les ruelles. Des hommes nouveaux, une peur nouvelle faisaient trembler les êtres et les choses... la plupart des hommes jeunes et forts avaient pris le maquis pour

prendre part à l'aventure merveilleuse de la libération du pays. Les vieux murmuraient que c'était une guerre sainte qui allait apporter un ordre nouveau avec la naissance d'une nouvelle voie pour le peuple. Les réunions dans la mosquée furent interdites, l'unique café était rempli de soldats et d'indicateurs qui collaboraient activement avec les étrangers...la foudre de la tourmente prenait le spectre de la torture, des arrestations arbitraires, des humiliations, de la mort...1961. Partout des rumeurs d'une prochaine libération du pays. Malgré les massacres des musulmans par l'OAS, l'espoir se faisait concret, le poignard de la colonisation fléchissait prêt à tomber et le peuple se ruait vers l'assaut final.

Aujourd'hui, les femmes s'activaient, c'était jour de Touiza chez tante Aicha pour préparer la laine qui servirait à tisser les burnous et les couvertures...il y avait la plupart des femmes du village, un grand rassemblement féminin pour aider la maitresse de maison dans plus importante tâche de l'année. Tante Aicha était la meilleure tisseuse dans la région, c'est un art familial transmissible de mère en fille depuis des siècles. Chaque femme cadre ou file la laine qui sera ensuite roulée en écheveaux et entreposée près du métier à tisser composé de deux poutres et de piquets pour réaliser des tableaux de couvertures vives, de burnous immaculés et doux ou les tapis chantants de milles voix de femmes...les femmes buvaient du thé autour de la meïda...l'épouse du vieux hadj attirait par tous les moyens Si Rabah et khalti Kheira avec des méchouis organisés en leur honneur ou à l'occasion d'une ouaada.

Toutes ces femmes détaillaient avidement la toilette de la mariée, la somptueuse gandoura couleur de feu, chargée de broderies, les anneaux de pieds en forme de serpent d'or...son trousseau a défilé pièce par pièce vers la maison de son mari, cinq gandouras brodées d'argent, cinq autres brodées de fils d'or aux corsages incrustés de louis d'or, des couvres lits brodés à Constantine ! Les meïdas furent dressées, couscous garni de viandes, de raisins secs et de quartiers d'œufs, du jari, des macroud. Les autres femmes se succédèrent dans la danse, les bendir s'échauffaient sous les mains...

Durant ses années au maquis et en URSS, Mouloud se souvenait de sa soif de sortir vivant, de lutter pour revoir sa sœur, ses parents. Dans sa tête, la patrie, ses parents et Faiza, tout se confondaient...

Depuis l'indépendance, Faiza sentait une mutation profonde dans toutes les couches de la population. Adaptation aux flots des nouveautés dans la paix retrouvée, même les mœurs les plus rigides connaissaient quelques douceurs, peut-être était-ce dû à une habitude lointaine ancestrale de voyager, changer de région. L'émigration algérienne était un exemple de cette adaptation instinctive et naturelle, peut-être de l'instinct héréditaire du colporteur itinérant, de l'indigène soumis à la domination de l'envahisseur et obligé de baisser la tête pour dissimuler son humiliation ? Pour toutes ces raisons sans doute l'algérien paraît plus ouvert à tous les appels de son siècle, apte à toutes les témérités.

Faiza observait et méditait sur tous ses gens qui couraient après l'authenticité, la régénérescence de la culture. Certains tombaient inconsciemment dans la pure imitation occidentale, mélangeant tous : costumes folkloriques « stylisés », langage « stylisé », ...et tiens ! Fêter Noël ! C'est un événement ! Oubliant dans la foulée les fêtes de leur propre religion. Les autres faisaient observer calmement que Noël était en fait une commémoration sainte exaltant la naissance de Sidna Aïssa ; par contre un non sens dans une famille musulmane ! Avait-on jamais vu les chrétiens célébrer Mouloud ? Si cela arrivait un jour, ce serait l'union merveilleuse de l'humanité autour des messies adorant un seul Dieu ! Les esprits lucides évoluaient sans faire de tapage dans la conciliation de leur foi avec le monde moderne, en inculquant à leurs enfants la fierté de la langue et des coutumes originelles.

LEMSINE Aïcha, *La Chrysalide*, Editions des femmes, Paris, 1976.

Relevez de cet extrait de *La Chrysalide* de Aïcha Lemsine, tous les éléments du canevas de la théorie postcoloniale, attestant que Lemsine adopte une posture postcoloniale.